35.

DIALOGUE

389

ENTRE

UN GRASSIN

ET

UN HABITANT

DU VILLAGE DE CHARONNE LEZ-PARIS.

Au ſujet du Poëme ſur la Bataille de Fontenoy.

Unique Edition, compoſée, raturée, miſe au net, & imprimée à loiſir.

A VERONE.

Chez les Freres SAINTS CELE-RIEN, à la Vérité.

M. DCC. XLV.

LE LIBRAIRE AUX LECTEURS.

L'ESSAY de plume villageoise & ruſtique que nous donnons aujourdhui, paroîtra ſans doute tardif & hors de ſaiſon; mais ce reproche tout juſte & tout fondé qu'il ſoit, ceſſera d'avoir lieu dès qu'on ſçaura que nous n'avons été les maîtres, ni du tems ni du lieu, ni même de la copie que depuis quelques jours. Le Graſſin poſſeſſeur de cette piéce qu'il s'étoit donné lui-même la peine de tranſcrire de mémoire, ſe préparoit à l'emporter avec lui pour en réjouir ſes Camarades, lorſqu'un évenement imprévû l'obligea de s'en défaire : nous rendrons compte de la façon dont elle eſt tombée entre nos mains dans les éditions ſuivantes, ſuppoſé que le Public trouve celle-ci de ſon gout. En attendant nous oſons avancer que les réflexions naives de notre Ruſtre, & ſa tendreſſe deſintéreſſée pour ſon Souverain, doivent lui tenir lieu de génie vis-à-vis des perſonnes ſenſées, qui n'ignorent pas l'éducation bornée que l'on donne aux Paiſans : des ſujets que la providence a placés dans un état obſcur, ſeroient bien à plaindre, s'il leur étoit défendu de ſentir & d'exprimer leurs ſentimens à leur maniere.

391

DIALOGUE

ENTRE UN GRASSIN ET UN PAISAN.

Au ſujet du Poëme ſur la Bataille de Fontenoy.

LE PAISAN.

PARGUE', Fillot, je ſoms bian aiſe de t'avoir comme-ça rencontré ſus ce pont Saint Michel : morguè comme tès grandi ! Sans compter que te vla brave comme el lapin dont t'as le poil autour de ta camiſolle bleue.

LE GRASSIN.

Convenez donc, mon Parrain, qu'un ſabre me va mieux qu'une bêche.

LE PAISAN.

Tu n'as jamais ſi bian fait que de quitter le grand charonne pour t'enroller dans la guerre militaire.

LE GRASSIN.

Je vous en répons : je ne ſerois morbleu qu'un miſerable paiſan, & me voilà en paſſe d'être un des premiers Officiers ſubalternes de notre Régiment.

LE PAISAN.

Et dis-moi donc, Fillot, qu'eſt-ce que tu vians faire à Paris, pendant que tes camarades couchont labas à la belle étoile ?

LE GRASSIN.

Je viens faire recrue : voulez-vous que je vous engage ?

LE PAISAN.

Si j'avois vingt ans de moins ſur la tête, faudroit pas m'en défier ; j'ai toujours été hazardeux, vois-tu, & de mon tems quand n'en tiroit cheux nous à la milice, je boutois toujours le premier la main dans le chapiau ; mais tout en vuidant note pinte, conte-moi donc un peu de ſte bataille de Fontenoy : y étois-tu pas ?

LE GRASSIN.

Oui da j'y étois, mordiè, & des plus près !

LE PAISAN.

An dit qu'ous aviais affaire là à des vivans qui n'étions pas de paille.

LE GRASSIN.

Ca faiſoit de fiers Gars, vantez-vous en ; mais à bon chat bon rat, ſarpejeu ! Nous leur avons taillé diablement des croupieres ; au diable ceux qui régardoient derriere eux : mais n'avez-vous pas eu ici des réla-tions de tout cela ?

LE PAISAN.

Voirement ! je n'en ons pas manqué. Un jour maître Nicolas note Magiſter nous apportit de Paris une gazette tout autrement faite que les accoutumées, & qui venoit, ſe faiſoit-i, de l'Eſtoc d'un nommé M. V..... I nous la lizit cheux Pierre le Tavernier ; mais jarnicoton je n'y comprenimes rian tous tant que j'étions, & ſi y avoit pourtant avec nous note Bediau qui eſt une auſſi bonne tête qu'il y en ait dans le lieu.

LE GRASSIN.

Et vous aviez tort par la ſacre-non pas d'un chien, c'eſt un excellent morceau, & qui tiendra bien ſon coin dans l'hiſtoire.

LE PAISAN.

Ce que l'y a de pus bouffon à ça, c'eſt que quatre jours après note Carillonneux nous apportit itou une autre Gazette ſur le méme moule faite par un autre M. V..... & pis encor... & pis encor... juſqu'à la ſomme & concurrence de cinq, & toujours la même Chanſon à queuques verſets près; y faut que ſte famille des V..... ayont la queue bian longue ; s'ils ſe reſſemblont tretous par la mine comme par l'eſprit, leux pere doit s'y tromper, & n'en dit ben vrai quand n'en dit que les biaux eſprits ſe rencontront, car parguè, ceux-là ſe ſont rencontrés comme s'ils s'étiont baillés le mot.

LE GRASSIN.

Ha ha ! Parbleu il eſt bon là : vous donnez bien dans le godan mon bon homme de Parreîn ; il n'y a qu'un Monſieur V..... au monde, & ces cinq morceaux-là ſont de ſa main.

LE PAISAN.

Ça ſe peut-i, Fillot, ça ſe peut-i ?

LE GRASSIN.

Rien n'eſt plus vrai.

LE PAISAN.

Ban, ban, tu gauſſes. Comment ! Tu veux me faire accroire qu'un homme qui a de l'eſprit juſqu'à ſe faire mouler, recommence comme ça par cinq ou ſix fois l'une après l'autre la même turelure ? Eh fi, ſi ! Je ne ſis qu'un cheti Paiſan ; je n'ai jamais fourré mon nez dans tous les brimborions de ſte Phiſolophie ; je ne fais ni méquier ni marchandiſe de Poëtrie, mais je frois morguè bian fâché que touts les carés de mon jardin ſe reſſembliſſiont.

LE GRASSIN.

N'avez vous pas remarqué qu'il y a toujours de la différence des unes aux autres ?

LE PAISAN.

Tian, Fillot, c'eſt tout comme qui diroit une planche de carottes là où an auroit fouré queuques panets par cy par là par mégarde.

LE GRASSIN.

Mais auſſi vous devriez conſiderer que cela a peut-être été fait en très-peu de tems.

LE PAISAN.

Et marguè, que n'en prenoit-il assez ?

LE GRASSIN.

Apparemment qu'il a voulu avoir l'avantage de parler le premier de la victoire que le Roi a remporté sur ses ennemis.

LE PAISAN

Ste raison ne vaut cor rian : note Magister dit qu'en cas d'a l'égard de ces choses-là, qu'i ne faut pas tant se presser, parce que les meilleurs sont toûjours les premiers.

LE GRASSIN.

Vote Magister est apparemment le bel esprit du Village ?

LE PAISAN.

Il en a assez pour ne pas se faire mouler li-même ; mais tout ça ni fait rian; ça n'empêche pas que ton ou tes Mrs V..... ne soiont des affronteux, toutde pis le pus ptit jusqu'au pus grand.

LE GRASSIN.

Là là, tout doux moderez-vous un peu ; on ne doit pas avancer certaines choses.

LE PAISAN.

Comment, ventreguè, que je me modere ! Que je n'avance rian... Eh mais Fillot, t'as bon esprit, bon entendement, accoute-moi. Pourquoi stolibrius-là n'a-t-i chanté, comme il l'appelle, que trois mots & une bredouille sus note brave Roi, & sus son enfant ? Est-ce qu'is ne méritions pas ben un gros livre chacun ? Je n'avons pas vû ste Bataille-là moi, mais quand an nous a dit que note bon Roi & son Fieux entendions ronfler le canon comme eune flute douce, & que tout ce qui les chêmoit étoit tant seulement de voir tuer leux monde : Je pleurions tretous à chaudes larmes de voir de si bons cœurs ; je pleurîmes de tristesse quand i fut malade, & je n'eumes pas le courage de donner un coup de bêche ; mais ste plereurie-cy étoit joyeuse ; jons chanté pisque, chanté y a, la mere Gaudichon pendant trois jours ; jons dansé, falloit voir : je n'ons pas donné à la terre un seul coup de hoyau ; mais nos femmes n'y avons rian pardu. J'ons bû, ah Jarniguè, comme des Satans : varitablement pour cet artique-là on n'a rian à nous réprocher ; & tout ça en réjouissance de la valeureuseté & du pied frame qu'a tenu note bon Roy, & pis après je sommes partis de cheux nous à beau pied, sans lance, pour aller à Paris voir tirer le *Tedeum* de la Gréve.

LE GRASSIN.

Cela étoit fort bien fait à vous, vous ne pouviez vous réjouir pour une action plus glorieuse ; mais il ne faut pas blâmer M. V..... s'il n'a pas dit tout ce qu'il sçavoit sur le Roi ; c'est sans doute qu'il le reserve pour une autre occasion.

LE PAISAN.

Ah Note bon Roi ! si tant seulement l'ombre de vote parsonne passoit dans note village, je metrions toutes les cloches en branle, les petites comme les grosses, je ne gardrions rian pour une aute fois : non, c'est pis qu'une honte, car c'est une vargogne pour ce chanteux-là de n'avoir

preſque pas ſonné mot ſur un bon & brave Roi qui le paye pour çà, à ce qu'on di, & qui le quient cheux-ly à pot & à rot.

LE GRASSIN.

Parions que c'eſt Maître Nicolas qui vous fourre dans la tête tout ce que vous dites contre ce M. V.....

LE PAISAN.

Non, morguè, je n'en veux ſeulement qu'aux ingrats... & pis, ce qu'an dit encore que c'eſt un glorieux qui ne trouve rian de bon que ce qu'i fait; les morts, les vivans, i vous les vilipande tretous dans de petits livrets. Ly a, dit on, à Paris un endroit où ils ſont quarante qui avont de l'eſprit comme quatre; eh bian! ne ſe gobarge-t-il pas itou d'eux à leux nez & à leux barbe, à cauſe, ſe fait-on, qu'ils n'avont pas voulu faire place à ſon eſprit hargneux?

LE GRASSIN.

Doucement donc, mon Parrein, vous vous emportez mal à propos: apparemment que votre Magiſter ſe mêle auſſi quelque fois de faire des vers, & que c'eſt par jalouſie qu'il en parle.

LE PAISAN.

Nannin, c'eſt un bon homme qui ne diroit pas pis que ſon nom à un enfant; mais ne parlons pas de ça: car auſſi bian j'avons oui dire qu'il y avoit commeça un autre bel eſprit, qui faiſant voir le Bé jaune à ton M. V..... ly avoit bian rivé ſon cloud, & bravement baillé la monoye de ſa piéce. Stapendant quien, Fillot, toi qui ſçais lire, dis-moi un peu ce que chante ce livret-là; un vendeux de ces rues m'a dit que ça parloit du Roi; pour ly l'argent ne me quient pas aux doits, & je l'y ai bravement donné ce qu'i m'en a demandé.

LE GRASSIN.

Ah! Par la ſambleu je ſuis ſûr que vous allez bien regretter votre argent, car c'eſt encore une nouvelle Gazette de ce M. V.....

LE PAISAN.

Qu'appelles-tu?

LE GRASSIN.

Ce morceau-là eſt ce que vous avez déja vû cinq fois.

LE PAISAN.

Miſericorde! Et mais, Fillot, c'eſt pis qu'une magie: voyez-vous ſt affronteux de Livrier qui l'a moulé une fois plus ptit que les autres afin d'attraperles Glaudes.

LE GRASSIN.

Ne vous fâchez pas: il y a dans celui-cy une epitre au Roi & un diſcours préliminaire.

LE PAISAN.

Voyons donc ce que ce *Luminaire*-là nous fra voir, & comment cet homme-là s'y prend pour parler à la prope parſonne du Roy.... Eh mais, Fillot, tu lis toujours ſans me mot dire; degoiſe-moi donc queuque choſe pour mon argent.

LE GRASSIN.

Je trouve que cette Epitre eſt bien tournée ; elle ne dit que la verité : *Le nom de* VOTRE MAJESTÉ *fera paſſer cette foible eſquiſſe à la poſtérité comme un monument authentique de tant de belles actions faites en votre préſence à l'exemple des vôtres.*

LE PAISAN.

Oui c'eſt ben trouvé ; mais je trouve qu'il a encor pûs tort dans ſtelle-ci que dans ls autes ; car puiſqu'i fait tant que de parler à note bon Roi, maugré ſa modeſtie i falloit qu'i ne parlît que de ſes actions d'exemple, & qu'i mit les ceux des autes ablativo tout en un tas, ſans les aller comme ça débiter par le menu aux dépens ls'uns ds'autes, & faire des jaloux. Quand je payons la taille du Village, vois-tu, je feſons au monopoleux la ſomme qu'i demande, & Jean qui ne paye que trente ſols a autant de part à la parfaction de l'impôt comme Piarre qui en paye dix écus, à cauſe qu'il eſt pus riche que Jean.

LE GRASSIN

Ouais, vous étes bien entêté mon Parrein, vous en voulez furieuſement à ce M. V..... mais liſons ſon Diſcours préliminaire, peut-être qu'il vous rapatriera avec lui.

LE PAISAN.

Nannin, n'en prens pas la peine, je me doute à peu près de ce que c'eſt, & je vas parier note écot, que ce diſcours là eſt queuque excuſe qu'il a manigancé pour nous faire avaler le goujon : morguene j'en ons pus appris dans la gazette toute unie, que dans ces ſix là de Poëtrie : au ſurplus, donne toujours à cauſe de l'Image, je la baillerons à nos enfans pour jouer à la chapelle : mais je ne m'ennuye brin à deviſer ſus note bon Roy, & vla l'heure qu'i faut que j'aille au marché gagner de quoi acheter de pus belles nouvel'es que ſtelles-là ; adieu Fillot, quand t'auras rétourné à la guerre, fais nous queuque lette, afin que j'apprenions au juſte ce qui ſera arrivé là bas.

LE GRASSIN.

Je n'y manquerai pas mon Parrein, adieu, juſqu'au revoir, ſans oublier mes complimens à toute la famille, & ſurtout Loüiſon qui doit être un morceau à croquer. Donnez-lui cette chanſon de ma part ; c'eſt un de nos camarades qui l'a faite, c'eſt ça qu'on peut appeller du beau, du vrai & du bon.

CHANSON NOUVELLE,

Sur l'air, *Si t'avois connu M. de Catina, &c.*

PUISQUE pour note Roi chacun fait des chanſons,
J'aurons même honneur qu'eux, ſi comme eux j'en feſons:
Meſſieurs les biaux eſprits penſont ce qu'ils diſiont,
Mais nous autes je diſons tout ce que je penſons.

LOUIS, ſi je n'avons appris à bien rimer,
J'ons un pûs biau talent, c'eſt ſtila de t'aimer:
De ſon corps, de ſon cœur te ſert un Grenadier,
Un Poëte avec ſes vers ne te ſert qu'en papier.

Un tas de chiens d'Auteurs avec leux biau jargon
Débatiſons Ceſar pour te donner ſon nom:
T'applons auſſi Titus, ils en avont menti,
T'ès plus grand que tout ça, car ton nom eſt LOUIS.

De quoi ſe mélont-ils de copier tes explois,
Voyont-ils comme nous le travail que tu fais?
C'eſt à nous d'en jaſer: leux ſacré gueux d'eſprit
Valont-ils le proverbe de VIVE LOUIS.

Sont tous des engeuſeux, quand ils t'avont chanté,
C'étoit moins pour ta gloire que pour leux vanité;
Pour afin qu'on leux diſe, enverité Monſieur,
Faut avoir ben d'eſprit pour fair tout ça par cœur.

FIN.